Document généré le 5 juin 2025 12:10

Nuit blanche

NUIT BLANCHE
magazine littéraire

Fiction

Numéro 107, été 2007

URI : https://id.erudit.org/iderudit/19954ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)
1923-3191 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

(2007). Compte rendu de [Fiction]. *Nuit blanche*, (107), 10–22.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 2007

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

fiction

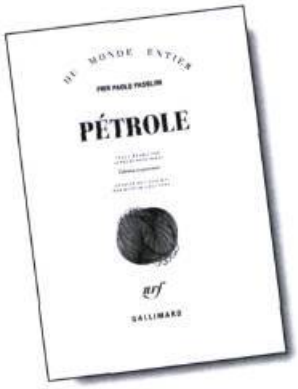
Pier Paolo Pasolini
PÉTROLE
Trad. de l'italien par René De Ceccatty
Gallimard, Paris, 2006, 649 p. ; 52 $

« Ce roman n'a pas de début », peut-on lire juste après l'avertissement de l'éditeur. Ce livre inachevé et posthume de Pier Paolo Pasolini (1922-1975) contient une centaine de fragments de quelques pages chacun, racontant d'une manière souvent discontinue le quotidien d'un homme vivant un dédoublement de personnalité. Le lecteur passe sans être prévenu d'une personnalité à l'autre ; le récit mêle les visions et les fantasmes aux observations les plus prosaïques. Par ailleurs, certains chapitres se présentent à l'état d'ébauche, sous forme de schémas qui ne tiennent qu'en quelques lignes. Mais la plupart des passages sont parfaitement achevés et se lisent linéairement. Dans cet état, l'ouvrage s'apparenterait presque à un recueil de nouvelles. Influencé par Sade, le propos est volontiers onirique, sensuel, parfois violent, et comporte même plusieurs passages scabreux ou incestueux.

Les notes additionnelles d'Aurelio Roncaglia précisent le projet initial de Pasolini, qu'il désignait comme un « gros roman de 2000 pages » ; seulement le quart a été rédigé, parfois sous la forme de notes ou de fragments, durant la préparation de son film *Salo ou les 120 journées de Sodome*. Parmi les annexes du livre, on trouve une lettre inédite de Pasolini, dans laquelle le théoricien propose même une analyse de son propre travail de romancier : « Dans le roman, d'habitude, le narrateur disparaît, pour laisser la place à une figure conventionnelle [...], [o]r, dans ces pages, je me suis adressé au lecteur directement ».

Parfois déroutant, ***Pétrole*** n'est pas un roman conventionnel. Le manque de continuité met toutefois en évidence le processus créatif d'un écrivain polyvalent et excessif, qui délimite son propos avec cohérence, en explicitant à l'avance ce qu'il veut dire par son roman. Pasolini écrit d'ailleurs un commentaire distancié et réflexif dans le corps même du texte romanesque : « Et que le lecteur me pardonne si je l'ennuie avec ces choses : mais je vis la genèse de mon livre ». ***Pétrole*** ne m'apparaît pas la porte d'entrée idéale à l'univers romanesque de Pasolini ; ***Les Ragazzi***, ***L'odeur de l'Inde*** ou ***Saint Paul*** me semblent plus achevés. ***Pétrole*** présente une écriture éclatée, audacieuse, non balisée, exempte de toute forme d'autocensure.

Yves Laberge



Melchior Mbonimpa
LES MORTS NE SONT PAS MORTS
Prise de parole, Sudbury, 2006, 247 p. ; 20 $

Non seulement les morts ne sont pas morts, mais ils parlent, ils plaident, ils exigent. On peut essayer d'endiguer leurs voix, mais ils pénétreront quand même à l'intérieur des pensées. Ce qu'ils disent, il faudra bien, tôt ou tard, l'entendre. Même s'ils demandent rien de moins que le don de la vie. En cela, ils sont cohérents : puisque les morts ne sont pas morts, les vivants n'ont pas à craindre l'heure de la mort.

En prêtant l'oreille aux morts qui ne sont pas morts, Melchior Mbonimpa assure la continuité entre l'Afrique dont proviennent ses héros et le pays d'accueil où certains d'entre eux sont venus chercher une certaine sécurité. Les morts rappellent aux vivants que la sécurité n'est pas le dernier mot de la vie, qu'il faut parfois consentir aux ultimes sacrifices pour que, là-bas, la corruption soit combattue et que l'espoir renaisse. Et les vivants, un à un, de toutes les générations, reçoivent l'invite et y réagissent : ils doivent songer à leurs racines, mériter le respect des ancêtres, s'intégrer à leur cheminement vers la liberté et la dignité. Le reste est affaire de conscience et de lucidité. Tous n'ont pas à retourner au pays de leurs origines et à s'y faire trucider ; certains trouveront leur voie dans l'un ou l'autre des pays d'ailleurs. L'important, c'est de ne pas laisser la mort contrôler la vie.

Ce roman, autant et plus que les deux précédents, indique à quelles balises obéit l'auteur. Melchior Mbonimpa a d'abord publié de substantiels essais sur divers aspects de la situation africaine. On pense, par exemple, à ***La « Pax Americana » en Afrique des Grands Lacs*** (Vents d'Ouest, 2000). C'était, dit-il lui-même avec un sourire, pour se plier aux exigences universitaires. Parvenu au stade qu'il visait, il emprunte maintenant un autre genre littéraire pour révéler les Africains au monde et le sensibiliser aux mœurs et aux intuitions de l'Afrique. Ses romans, celui-ci en particulier, vont bien au-delà de l'exotisme. Ils ouvrent sur une spiritualité et une profondeur culturelle dont l'Afrique est encore prête à nous faire don.

Laurent Laplante

Jean Désy
AU NORD DE NOS VIES
XYZ, Montréal, 2006, 125 p. ; 20 $

Au nord de nos vies rassemble neuf récits se situant au confluent de la nouvelle, de l'essai et du témoignage. Neurochirurgien de « la civilisation sudiste », le narrateur a choisi de pratiquer la médecine dans le Grand Nord du Québec, parce qu'il estime qu'« aborder les corps ne suffit pas [et que] c'est de l'Âme

du monde qu'il faut se préoccuper ». Parce que, en outre, sensible à la question des existentialistes (Que faire contre l'absurde ?), il trouve en cet espace d'abord hostile à la vie matière à la « révolte » chère à Camus. Parce que, enfin, il estime que les valeurs amérindiennes – ou ce qui en reste – indiquent la juste direction, une issue sensée à la déliquescence et à l'hystérie collective de la société dominante. D'où le titre ! Beau…

Dans les grands espaces, puissants, superbes (la toundra, les rivières, les paysages dans le blizzard déchaîné), dans les villages sans assise solide à cause du pergélisol, dans l'hôpital, le narrateur côtoie plusieurs figures marquantes d'Inuits. Chacune alimente sa réflexion sur la complexité de la cohabitation entre *autochtones* et *allochtones*, due aux extraordinaires différences de leurs valeurs et, partant, de leurs conceptions de la vie et de la mort. Il y a Papy, vieil Inuit fier, avec qui le narrateur chasse, pêche et apprend ce qu'est une mort digne ; Akinésie, 13 ans, qui aurait dû selon les lois naturelles mourir à cause d'une anorexie néonatale, mais que le personnel blanc du dispensaire, formé au combat thérapeutique, a récupérée, la condamnant à n'être capable que de pousser des hurlements intermittents : figure emblématique d'un peuple sacrifié…

Mais, s'il aime profondément les Inuits, le narrateur ne tombe cependant pas dans le piège de l'angélisme. Deux adolescents, sous l'emprise du haschisch, concluent un pacte de suicide. Une très jeune enfant est violée et son entrejambe n'est plus qu'un chaos de chairs, qu'il recoud, bouleversé et révolté. Désœuvrement, drogue, alcool, violence : le bilan pourrait être sinistre et forte, l'envie de renoncer. Et pourtant, les neuf récits de Jean Désy disent la confiance dans les forces du Nunavik, peut-être parce que « l'air de la toundra [y] est pur, parmi les plus purs de la Terre » et que « les femmes [y font] des enfants, et une ribambelle ».

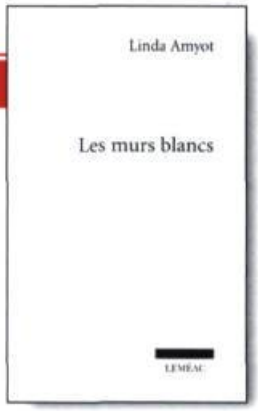
Des récits qui remuent le cœur et font le souffle plus large !

Claire Favre

Olga Duhamel-Noyer
HIGHWATER
Héliotrope, Montréal, 2006, 158 p. ; 19,95 $

En même temps que paraît chez Héliotrope le remarqué ***Motel univers***, Olga Duhamel-Noyer offre avec ***Highwater*** un texte inclassable. En seulement quelques pages, l'auteure nous fait comprendre que la clarté n'est pas son fort. L'écriture maîtrisée et le déchaînement des images, notamment lubriques, comptent assurément parmi les grandes qualités du livre, mais le récit de « quelques moments passés avec Venise » a plutôt pour effet de plonger le lecteur dans un climat d'hébétude savamment entretenu jusqu'à la fin du livre. Auteure d'une thèse de doctorat sur l'expérimentation des drogues dans la littérature française du XIX[e] siècle, Olga Duhamel-Noyer décrit dans ***Highwater*** une distorsion des perspectives, répartie en courts chapitres qui sont autant de tableaux. Leurs titres pourraient provenir de la collection d'un musée postindustriel imaginaire : « Chevalement 01 », « Poulies », « Travers banc 01 », « Albraque », « Stots de sécurité »… Outre la métaphore de la mine, que l'auteure file ici de manière novatrice, l'inspiration a pu lui venir en partie de Théophile Gautier, Arthur Rimbaud, Antonin Artaud et autres aventuriers du « dérèglement raisonné de tous les sens », mais sa désinvolture de ton est bien celle de notre ère

Linda Amyot



Tantôt associé à la mort, tantôt à la vie, le blanc est la couleur obtenue en mélangeant la lumière de toutes les couleurs.

« La vie et la mort sont des sœurs jumelles […]. Ou plutôt l'une est la mère de l'autre. Nous sommes les enfants de la mort. Cette conviction est ancrée dans la culture mexicaine. » Voilà la toile de fond du second roman de Linda Amyot qui, en 2004, avait publié ***Ha Long***, peignant de façon intimiste les facettes de l'adoption internationale.

Cette fois, c'est le chemin d'Ysa, 34 ans, que Linda Amyot a choisi d'explorer. « Effleurée » par la mort, elle porte sur son ventre une longue lézarde, héritée d'un cancer qui l'a dépouillée d'une partie de son image de femme. De la chambre aux murs blanchâtres et fissurés d'une clinique de Montréal jusqu'à l'appartement de Mexico, vaste, clair, dépouillé, aux murs blancs et sans lézardes, Ysa devra traverser le prisme de toutes les couleurs pour tenter de « [v]ivre. Ne plus craindre de vivre ».

Tranquillement Ysa meuble les murs avec des autoportraits, surtout ceux de Frida Kahlo. Une profusion de couleurs. Lentement, elle émerge de sa solitude, explore l'environnement. L'appartement se garnit et la vie d'Ysa recommence à se colorer au fil des rencontres, dont celle de Karl, qui la poussent vers de nouveaux lieux, de nouvelles sensations.

Puis, il y a les clichés, les *fotografías* où elle saisit des visages, plein de visages, « comme si l'appareil photo dénichait tout seul les petits détails ».

En s'enivrant des couleurs mexicaines, d'Oaxaca à Mérida, Ysa refait son chemin intérieur, revit la mort de sa mère, ses souvenirs d'enfance, sa rupture avec François. Elle explore ses relations avec celles qui ont partagé son voyage aux enfers, à la clinique de traitement, en particulier Sandrine. La mort « avait pris maman. Elle avait pris Sandrine. Elle me prendra un jour. À mon tour, je bouclerai le mystérieux cycle de la vie et de la mort. Mais, pour l'instant… »

L'auteure nous entraîne dans un non-dit irisé, une « orgie de couleurs » vers un retour au blanc, à la lumière. Un style d'une rare sensibilité, sans artifice, d'une justesse émouvante, à la fois simple, beau et profondément touchant. Un voyage intérieur d'une grande intensité. À lire, à relire et surtout à déposer sur sa table de chevet pour l'ouvrir au hasard un jour de tristesse.

Carole Pâquet

Linda Amyot
LES MURS BLANCS
Leméac, Montréal, 2006, 124 p. ; 12,95 $

« high-tech ». Dans ce récit halluciné, où l'onirisme le dispute continuellement à la lascivité, Venise n'est pas la vieille cité lagunaire, chantée par tant d'écrivains, mais une compagne de promenades et d'ivresse, rencontrée jadis par la narratrice. Paradoxalement charnels et désincarnés, les personnages sont avant tout des apparitions. La ville de Highwater, plutôt qu'un décor au sens strict, représente un « crassier », rempli de canalisations, de galeries et de passerelles ; c'est un lieu propice à l'enchevêtrement, à l'enfoncement et à l'égarement. S'adressant à un lectorat plus restreint que ***Motel univers***, Olga Duhamel-Noyer signe avec ***Highwater*** une œuvre au contenu non pas vulgaire (l'écriture éthérée l'en préserve) mais déconcertant, notamment par la fascination qui s'y exprime pour les motifs de l'urine, de la défécation et du déchet. À l'exception de cette inclination d'un goût douteux, il émane de ce texte un hymne à l'adolescence, au départ, à la beauté féline des femmes et au plaisir physique, surtout saphique.

Patrick Bergeron

Marc Vaillancourt
LA COUR DES CONTES
Triptyque, Montréal, 2006, 93 p. ; 17 $

Objet un peu baroque et surprenant, le dernier ouvrage de l'essayiste, poète et romancier Marc Vaillancourt, ***La cour des contes***, est un recueil contenant quatre récits, dont trois plutôt brefs et un dernier plus élaboré. L'étrangeté, le fantomatique, voire la fantasmagorie sont au rendez-vous dans ces contes nouveau genre aux sujets inédits ; sont également présents des thèmes liés au religieux, à la rédemption, à la mort, à l'éternité. Ainsi, le premier récit propose l'histoire de Monelle qui, soudainement éprise de mysticisme, quitte sa vie montréalaise pour gagner la campagne dans une sorte de pèlerinage, et qui, en bout de parcours, exprime le désir de joindre l'ordre des Carmélites. Le second récit relate quant à lui le périple d'un homme renvoyé sur terre après sa mort, cela afin de racheter une existence jugée mauvaise par saint Pierre. « *In extremis* », suivant le titre, Xavier Moineau parvient alors à gagner son ciel. Le troisième récit propose l'histoire d'un personnage qui entre en contact avec le fantôme d'un Chinois venu du VIII^e^ siècle pour lui demander son aide, afin d'accomplir une mission tout à fait abracadabrante consistant à libérer une collection de figurines ancestrales demeurée enfermée dans la résidence d'un marchand d'art. Dans un autre registre, le dernier conte, qui par ailleurs occupe la moitié du livre, se déroule dans l'Antiquité romaine, et s'apparente à un long délire autour du poète latin Sénèque et de l'empereur Néron. Dans ce récit principalement, l'auteur utilise énormément de latinismes, parfois même quelques éléments de grec ancien. Avis aux intéressés, l'épilogue du recueil, « Issue », est d'ailleurs entièrement écrit en latin. Dans l'ensemble des quatre textes, le lecteur a droit à une prose ludique et dense, souvent truffée de passages érudits, une prose dans laquelle s'insèrent même quelques digressions aux accents polémistes qui prouvent qu'« [e]n littérature, la colère est

bonne conseillère ». En somme, ***La cour des contes*** se présente comme un ouvrage complexe et achevé.

Louis-Martin Savard

Stéfani Meunier
CE N'EST PAS UNE FAÇON DE DIRE ADIEU
Boréal, Montréal, 2007, 213 p. ; 22,95 $

Trois voix se font entendre dans le deuxième roman de Stéfani Meunier. Pourtant, elles disent sensiblement la même chose. Le musicien Sean parcourt l'Amérique du Nord en chantant dans un groupe et profite de ses arrêts new-yorkais pour rejoindre son ami casanier, Ralf, chez qui il peut déposer ses valises et se reconstruire un domicile. À ce duo sédentaire/nomade, si caractéristique de la littérature québécoise contemporaine, se greffe un troisième personnage, Héloïse, qui chamboule l'existence équilibrée des deux copains. Compagne de Ralf, chez qui elle s'établit, Héloïse prend Sean en grippe, avant que ses sentiments ne migrent. L'image du triangle amoureux n'est pas très loin.

Leur histoire est racontée successivement par les réminiscences de l'un ou l'autre des protagonistes dans ce New York des années 1960 et 1970 où les Beatles (présence musicale qui rappelle ***L'étrangère***, le précédant roman de l'auteure) dominent la scène culturelle et influencent directement les personnages. Ainsi, les points de vue ne sont pas confrontés, rarement les mêmes événements sont explicités par plus d'un narrateur ; chacun semble prendre le fil du récit là où son prédécesseur l'avait laissé. Il en résulte un roman à trois voix qui se lit comme un seul récit, sans perspective divergente sur les incidents évoqués. Cette impression est renforcée par le fait que l'écriture, bien menée et précise dans l'expression des menues transformations intérieures des protagonistes, semble, à quelques détails près, la même pour les trois voix. Alors que des récits parallèles devraient mettre en évidence des distinctions de styles, de caractères, de visions du monde, il se dégage plutôt de ***Ce n'est pas une façon de dire adieu*** un mouvement convergent à partir duquel Sean, Ralf et Héloïse passent par des tourments similaires et des réactions qui coïncident. Si les émois de chacun échappent à la facilité et aux stéréotypes, il apparaît toutefois agaçant et intéressant de présenter des témoignages aussi similaires, comme s'ils étaient une manière d'indiquer une communauté de vision dans un drame sur l'éclatement. Il n'en demeure

pas moins que le style général de l'auteure, bien travaillé, cache trop les particularités des personnages pour que ceux-ci soient totalement tangibles et qu'ils prennent forme pour le lecteur.

Michel Nareau

Esther Croft
LE RESTE DU TEMPS
XYZ, Montréal, 2007,
108 p. ; 20 $

Après le roman ***De belles paroles*** paru en 2003 et trois recueils de nouvelles qui l'ont précédé, Esther Croft nous donne un ensemble de dix récits émouvants, d'une facture achevée. Un homme revient tous les ans sur la tombe de celle qu'il a connue au temps des études, morte à ses côtés dans un accident. Une adolescente qui se sait laide et peu intelligente tente de se suicider. Une femme « qui n'est jamais parvenue à pénétrer totalement dans la vie » et qui va mourir pense à l'homme aimé qui a tout fait, mais en vain, pour la rendre heureuse. Une musicienne âgée décide contre l'avis de ses enfants de revenir vivre chez elle au sortir de l'hôpital.

Les recueils antérieurs exploraient souvent les rapports parents-enfants conflictuels et douloureux. Cette fois-ci plusieurs récits reprennent ce thème en l'abordant du point de vue des parents : que n'ont-ils su voir, quelles paroles n'ont-ils su prononcer qui auraient évité les malentendus de toute une vie, pourquoi n'ont-ils pu dire leur tendresse ? Si ce recueil élargit l'éventail des situations et des personnages – en général plus âgés et souffrants –, la difficulté des relations interpersonnelles en constitue toujours la substance. Le couple dans son histoire y a une place privilégiée, vue par des retours en arrière à travers les yeux de l'un des protagonistes : il reconsidère ses réussites, ses rêves et ses moments de bonheur comme ses tâtonnements, ses déceptions, ses échecs. « Le reste du temps » : c'est-à-dire les mois ou les jours devant soi alors que l'échéance ultime se rapproche, parfois annoncée. Que faire de ce « reste » pour redresser ce qui peut l'être, pour racheter, sauver ?

Les divers plans temporels glissent habilement les uns sur les autres et les destinées individuelles s'imbriquent en un tissu serré. La mélancolie voile souvent ces récits rétrospectifs, qui sont des récits de la dernière chance. Les personnages paraissent s'acheminer vers l'anéantissement inéluctable. Non, cependant : le *happy end*, quand il intervient, n'est pas l'effet d'un coup de pouce arbitraire mais un acte de foi. L'être humain, même s'il s'est enfermé pendant des années dans le mutisme ou la rancœur, peut trouver – ou retrouver – la capacité d'aimer et celle de s'exprimer.

Esther Croft le dit en toute simplicité, sans apprêt : l'enjeu est trop grave pour permettre des fioritures de style et de forme ou la recherche d'effets dramatiques. Son écriture, plus apaisée que dans les premiers recueils, évolue vers une sobriété délibérée qui touche et dégage l'essentiel. Face à l'immense misère du monde, écrire peut sembler inefficace si ce n'est dérisoire (l'idée est effleurée) et cependant nécessaire

parce que, inlassablement, l'écrivain revient sur ce qui, tout à la fois, l'obsède et le fait vivre : chercher une voie vers la paix, vers le bonheur, vers notre vérité.

La nouvelle « Libre chute », une des plus belles du recueil, donne un échantillon remarquable de l'art du récit bref que pratique Esther Croft. Un chalet au bord d'une rivière : un vieux couple y passe son dernier été. Elle, peintre, se sait condamnée. Lui, violoniste, comprend que cette femme aimée se laissera emporter par le courant le jour qu'elle aura choisi. Il se sent prêt à la suivre. Ensemble ils ont été heureux. Le primordial est rassemblé en ces pages, sur lesquelles s'achèvent la vie des personnages et le recueil. Vieillir, se souvenir sans amertume, réfléchir sur l'expérience du temps, regarder la mort sereinement, jusqu'au dernier moment s'entourer de musique. La beauté de la nature, celle des êtres, l'amour qu'ils ont partagé.

Roland Bourneuf

Anne Legault
RÉCITS DE MÉDILHAULT
L'instant même, Québec, 2007, 157 p. ; 15 $

Il y a un peu du *Voyage d'Anna Blume* de Paul Auster dans les *Récits de Médilhault* : des personnages racontent leur existence défaite dans une civilisation d'après Troisième Guerre mondiale. Si le livre de l'Américain parle d'un voyage dans « le pays des choses dernières », comme l'évoque son titre original, celui d'Anne Legault nous précipite vers un recommencement, « [f]inias terrae, la fin de la terre, et son commencement ». De nouvelles cités, avec leurs lois, se sont construites sur les ruines de notre monde, emporté par une énigmatique épidémie, dont on ne saura jamais rien. Contrairement à Anna Blume, donc, les personnages d'Anne Legault ne sont pas réduits à l'ultime désespoir devant rien. Les pauvres subsistent en pratiquant les métiers de toujours ; les riches profitent de leur malheur. Un gouvernement totalitaire régit les moindres gestes des citoyens, à l'aide d'une police meurtrière. On n'y a plus le droit de lire. D'ailleurs, l'écriture s'est presque perdue. Un autre *1984* ? Non. Ni dans le ton, ni dans l'atmosphère créée, ni dans le « message » véhiculé. Nous ne sommes pas devant une critique du communisme, mais de son contraire : la quête capitaliste du bonheur qui est la nôtre. Les héritiers que nous dépeint l'auteure payent lourdement la dette de leurs ancêtres, et ne veulent surtout pas reproduire les erreurs d'un monde qu'ils qualifient de barbare.

Cette histoire apocalyptique est de son époque en somme. Elle puise, comme bien d'autres romans de science-fiction, dans l'angoisse d'une fin du monde tel que nous le connaissons. L'originalité du livre réside surtout dans les ramifications entre les récits, puisqu'il s'agit de nouvelles. Chacune présente un personnage évoluant dans la cité ou hors des murs, dans une sorte de *no man's land*. Des amitiés s'y nouent, des filiations se dévoilent qui finissent par tisser une communauté de destins. Peu à peu, les liens, de plus en plus fantastiques, et malheureusement parfois improbables, transforment ces

récits en de véritables contes urbains... bien québécois. Qu'est-ce qui relie tous les personnages ? Je vous dirai seulement qu'on retrouve ce même type de relation perverse dans quatre-vingt pour cent des fictions québécoises... C'est dommage, mais à force d'être mis au premier plan dans notre littérature, un tel rapport douloureux, qui semble expliquer tous les maux du monde, finit par asphyxier le lecteur. Nonobstant cette réserve, le livre ne manque pas d'exercer un pouvoir d'envoûtement.

Judy Quinn

Svetislav Basara
GUIDE DE MONGOLIE
Trad. du serbe par Gojko Lukic et Gabriel Iaculli
Les Allusifs, Montréal, 2007, 128 p. ; 19,95 $

Troublant. Iconoclaste. Du désespoir à la Franz Kafka, de l'absurdité à la Samuel Beckett et un zeste de décadence à la Charles Bukowski. « Ma mission, c'est de cracher sur le monde et les hommes », admet le narrateur de *Guide de Mongolie*. Le récit ou conte philosophique laisse en bouche un goût d'impertinence un peu lasse, une impression d'inachevé, d'interrompu. Faut-il en accuser l'année de guerre 1992 où le roman a été écrit ? « Je fais un saut en rêve à Oulan-Bator et voilà qu'ici ils se mettent en guerre ! »

L'écrivain belgradois est né en 1953 en Serbie (ex-Yougoslavie), à la frontière bosniaque, là où « dans le monde de la veille, flottent des cadavres ». Dans les années 1990, l'enfant terrible de la littérature serbe s'éloigne de l'Association des écrivains serbes qu'il considère trop près du pouvoir, c'est-à-dire de Milosevic.

Quant au narrateur Basara, puisque dans le *Guide* l'écrivain s'identifie au personnage, il part en Mongolie à la demande d'un ami qui s'est suicidé, afin d'écrire « un grand reportage sur ce pays perdu ». Morts ou vivants, réels ou fictifs, les personnages sont plus bizarres les uns que les autres : « [...] enfoncée dans un fauteuil en cuir, était assise Charlotte Rampling, qui buvait du cappuccino ».

L'écrivain pratique l'ironie et l'autodérision chères aux auteurs des Balkans, ce qui rappelle David Albahari ou Vladimir Tasic, ses compatriotes exilés au Canada. De qui Svetislav Basara parle-t-il quand il dit : « Ne discutons pas le choix du traducteur, l'essentiel est que nos ouvrages soient traduits » ?

Après avoir demandé qu'on inscrive sur ses livres *à ne pas considérer pour le prix NIN* – prestigieux prix littéraire serbe –, Basara revient sur ses positions et accepte le prix en 2007. Il n'est pas à une contradiction près. L'auteur d'une vingtaine d'ouvrages, souvent controversé, s'est réconcilié avec son pays et malgré sa réputation sulfureuse a connu une brève carrière diplomatique comme ambassadeur à Chypre. Étonnant, vraiment.

Michèle Bernard

José Saramago
LA LUCIDITÉ
Trad. du portugais par Geneviève Leibrich
Seuil, Paris, 2006, 384 p. ; 32,95 $

À 84 ans, José Saramago n'a rien perdu de son inspiration ni de sa *lucidité*. Ce Prix Nobel n'a de cesse de nous impressionner avec ses métaphores qui en disent à elles seules plus long sur nos sociétés que bien des traités de sociologie.

Alors que dans ***L'aveuglement*** (1995) les habitants d'une ville entière, à une exception près, étaient frappés de cécité, dans ***La lucidité***, c'est plus des trois quarts des habitants de la capitale qui votent blanc aux élections municipales. Dans l'un comme dans l'autre roman, les gouvernements, vite dépassés par la situation, optent pour une même stratégie : isoler ces pestiférés que sont les aveugles et les partisans du vote blanc. L'état de siège est donc déclaré dans la ville de « blanchards » tandis que le gouvernement et tout l'appareil policier s'exilent.

On assiste alors à l'escalade d'une répression dont la justification n'a d'égale que la spirale ascendante de la paranoïa des dirigeants, tout aussi contagieuse que la cécité d'il y a quatre ans, et la soif de pouvoir d'un ministre de l'Intérieur « un peu moins sanguinaire que dracula mais beaucoup plus théâtral que rambo ». Puis le vent tourne enfin ! Une lettre anonyme parvient dans les bureaux du gouvernement et il n'en faut pas plus pour désigner un bouc émissaire dont le seul péché fut de ne pas devenir aveugle, quatre ans plus tôt, alors que tous avaient perdu la vue.

Déjà, dans ***L'aveuglement***, Saramago tirait à boulets rouges sur l'homme déshumanisé. Dans ***La lucidité***, la critique se fait tout aussi mordante mais à peine métaphorique ; en effet, on y reconnaît la teneur des discours dont on nous gratifie quotidiennement au nom de l'ordre et de la démocratie. Avec son esprit bien affûté et son écriture accomplie, Saramago nous plonge au cœur d'une organisation politique qui regroupe des adeptes d'une justice sommaire : « Que se passera-t-il si nous ne découvrons pas de preuves de culpabilité. La même chose que si on ne découvrait pas de preuves d'innocence. Comment dois-je entendre cela, Albatros. Qu'il y a des cas où la sentence est écrite avant que le crime ne soit commis ».

Et l'on poursuit la lecture, captivante, jusqu'à ce que, la fin justifiant les moyens, l'une des parties triomphe.

Sylvie Trottier

François Lavallée
DIEU, C'EST PAR OÙ ?
Guy Saint-Jean, Laval, 2006, 157 p. ; 19,95 $

Deuxième recueil de nouvelles pour l'auteur qui, d'entrée de jeu, nous entraîne dans une exploration peu banale de l'âme humaine. Qu'on ne s'y trompe

Fiction autobiographique

Quatrième livre d'Angela Cozea, ***Interruptions définitives*** marque aussi ses débuts en dehors du champ de la critique littéraire. Après trois essais bien accueillis, dont l'envoûtant ***Petit traité du beau à l'usage des mélancoliques*** (2002), Cozea, qui s'entend à rapprocher la philosophie, la peinture et la littérature, effectue un passage réussi à la fiction autobiographique. Dédié « aux hommes et aux femmes qui ont dû partir, de manière définitive », ***Interruptions définitives*** est la poignante chronique d'un départ que tout nécessitait. L'auteure y raconte les circonstances personnelles et familiales qui l'ont amenée à quitter sa Roumanie natale à la fin des années 1970, avec deux valises pour seul bagage, mais deux valises remplies d'enfance. Partir, dès lors, c'est mourir beaucoup : les pages où l'auteure capture, à travers le départ de ses parents pour la Grèce, puis les Prairies canadiennes, des signes avant-coureurs de son propre déracinement, comptent parmi les plus réussies du volume. Ce sont loin d'être les seules, au demeurant, car le livre, dans son ensemble, est remarquablement construit et écrit. Dans un habile dosage de sincérité et de pudeur, Cozea présente une succession d'événements vécus qui ont pris la forme du renoncement permanent. Il se dégage de certains d'entre eux un accent doux-amer, tels les premiers émois scolaires, les premiers flirts clandestins ou les premiers appels de l'ailleurs, à travers la découverte de l'art, de la littérature et des langues étrangères, surtout l'espagnol et le français. D'autres faits vécus ont la tonalité chagrine des tragédies intimes : qu'on pense ici aux passages décrivant les avortements pratiqués dans l'ombre, dans des conditions à faire frémir quiconque, qui ont eu pour aboutissement le deuil à faire du don d'enfantement. Filant, sans tomber dans le cliché ni le mélodrame, la métaphore du départ comme structure d'apprentissage socioaffectif, ***Interruptions définitives*** propose une rétrospection sans nostalgie ni minauderie, de même qu'une évocation implacable de la Roumanie communiste, avec sa Securitate et sa liberté surveillée, au miroir d'une vie de fillette, puis de jeune femme. Un fort beau texte.

Patrick Bergeron

Angela Cozea
INTERRUPTIONS DÉFINITIVES
Héliotrope, Montréal, 2006, 202 p. ; 24,95 $

fiction

pas cependant, il ne s'agit pas d'un ouvrage religieux, malgré le titre qui est d'ailleurs celui de la dernière nouvelle. Contentons-nous pour l'instant de dire que cette nouvelle nous réserve bien des surprises sur l'au-delà !

Un jour ou l'autre, même les plus nonchalants en sont victimes. De quoi donc ? Mais de cette recherche de la perfection, de ce souci de trouver des certitudes dans une certaine vision de la réalité. On devient de plus en plus exigeant envers soi et envers les autres et surtout on se sent coupable de ne pas atteindre cette perfection tant souhaitée. Or, cette réalité que nous percevons, quelle est-elle ? Une image passée au filtre de nos perceptions personnelles…

Au fil des seize nouvelles, l'auteur nous présente de fascinants personnages que l'on peut qualifier de plus grands que nature. Et pourquoi donc ? Parce que certains d'entre eux se complaisent dans une image de vertu et d'autres dans des idées bien arrêtées. Subtilement, dans diverses situations transparaissent leurs travers, leurs imperfections, voire leurs laideurs, ce qui les rend paradoxalement très attachants. Ils finissent par se gâcher l'existence ainsi que celle de leur entourage.

Forcément tout cela déstabilise. Ainsi, dans « L'aveu », un homme confie un secret tout simple à son psychologue ou encore dans « Inquisi-cœur », une pauvre traductrice perfectionniste subit l'inquisition d'un singulier personnage. Que dire du pauvre Roch tout juste arrivé dans l'au-delà, qui devra chercher longtemps ce qu'il faut avoir fait pour mériter de voir Dieu ?

Original et intelligent tout cela, bien campé dans une écriture solide, simple, subtile où l'on sent tout le travail de l'auteur qui est aussi traducteur et qui a donc l'habitude de peser et de soupeser chaque mot, chaque phrase. On le soupçonne d'être perfectionniste. On soupçonne aussi que son métier l'a considérablement aidé à bien cerner les divers états d'âme de ses personnages.

Un recueil de nouvelles dans lequel l'on se plonge aisément, que l'on n'hésiterait pas à relire, rien que pour se reconnaître un peu, un tout petit peu…

Carole Pâquet

William T. Vollmann
LES FUSILS
Trad. de l'américain par Claro
Le cherche midi, Paris, 2006, 413 p. ; 29,95 $

Inclassable. Par surabondance d'inspiration, de courage et d'intelligence. William T. Vollmann fait revivre l'entêtement de John Franklin à chercher jusqu'à la mort le passage du Nord-Ouest, mais il place aussi dans son sillage le mythique capitaine Subzéro et lui prescrit, un siècle et demi plus tard, de s'attaquer au même défi. Biographie, recherche, roman historique, par conséquent, mais aussi distance critique, réincarnation, parallèle. Deux efforts distincts et apparentés pour dialoguer avec les Inuits, aimer d'un seul amour Reepah, « une femme au cœur magnifique », hiverner dans l'inhabitable. Et comme si ce n'était pas encore débordant, Vollmann s'expose lui-même aux extrêmes froids du Grand Nord. Sans discours ni effet de manche, il côtoie la mort en s'imposant un séjour dans une station météo désaffectée de l'Arctique. Héroïque leçon de choses pour que chacun comprenne ce que signifiait pour des Inuits la transplantation décidée et imposée par les Blancs. Le temps est savamment syncopé, les identités se détachent ou convergent, le tout est hallucinant.

Au cas, hypothèse peu vraisemblable, où l'objectif de Vollmann ne serait pas suffisamment explicite, le bouquin se termine sur un impensable échange épistolaire entre l'auteur et ceux qui présidèrent à la « relocalisation » de ces petits groupes inuits. Laconisme et désinvolture sont substantiellement les mêmes de la part de la Gendarmerie royale du Canada, de sa « section historique », de la Makivik Corporation. Ou bien on ne répond pas aux demandes de l'auteur ou bien on affirme, tout en refusant de dire en quoi il a erré, qu'il a mal compris la situation.

Mais pourquoi ce titre ? Les fusils sont-ils responsables de tout ? De la raréfaction des caribous ? De la dépendance des Inuits à l'égard des denrées et des armes modernes ? En guise de réponse, Vollmann cite une brochure du gouvernement canadien (1990) : « [...] tandis que les avantages économiques de la chasse, de la pêche et des pièges ne cessent de s'amenuiser, leur signification culturelle demeure forte. Toutefois, les faibles revenus de la chasse et du piège, associés aux coûts de plus en plus élevés des autoneiges, des armes, des munitions, et du carburant, font qu'il est plus difficile financièrement pour les gens de chasser ». Ainsi, en plus de déchirer consciemment le tissu culturel des Inuits, on leur aura rendu impossible une vie qui, déjà, exigeait endurance, sagesse, frugalité. Ouvrage puissant, acharné, émouvant, dont les croquis naïfs renforcent l'authenticité.

Laurent Laplante

Madeleine Ouellette-Michalska
L'APPRENTISSAGE
XYZ, Montréal, 2006, 134 p. ; 21 $

Plaçant en son centre les questions de l'identité et de la subjectivité féminines, l'œuvre de Madeleine Ouellette-Michalska se construit avec constance, et reconnaissance, depuis une trentaine d'années.

Le plus récent roman de l'auteure, ***L'apprentissage***, présente le parcours d'une femme qui, de l'enfance à l'âge adulte, découvre que la féminité est un rôle prédéterminé. « Comme

d'autres femmes avant elle [...] elle se laisse dévorer par les rituels domestiques [...]. Sans le savoir, elle se dévore elle-même. Ni son temps ni sa vie ne lui appartiennent. »

Le récit s'ouvre sur l'enfance. La fillette vit un quotidien fait d'une rassurante symétrie, où tout se trouve bien compartimenté entre deux pôles : le proche/le lointain, le coutumier/l'exceptionnel, le travail/le repos. Portée par les récits de sa mère, elle s'émerveille des beautés qui l'entourent. Les « rosaces granuleuses accumulées » sur les fenêtres givrées, les « vibrations ténues qui montent de la terre » la touchent, la rendent heureuse.

Arrivent ensuite l'adolescence et l'âge adulte. Avec cela, la vie à la ville, la joie de la connaissance. Puis, le mariage avec L., cet époux étranger, qu'elle apprendra à connaître et qui l'apprivoisera à son tour, au fil des jours passés l'un près de l'autre.

Avec la vie conjugale viennent deux grossesses. Le premier enfant, un fils, enorgueillit le père. Laissée seule aux ouvrages domestiques, la mère voit la seconde naissance comme une réparation. « Toute noirceur semble disparue de la terre. [...] Le ventre englobe ce qui paraissait auparavant fractionné, changeant, menacé. » Or, désormais, ils sont trois à tout attendre d'elle, qui se dévoue autant à ses études universitaires qu'aux exigences de sa famille. L'époux la préfère cependant « enfermée dans une identité close ». Elle fait alors ce qu'on lui a appris à faire depuis toujours : « [...] se cacher pour être soi ». Elle vit donc en silence, et à l'insu des siens, sa passion de l'écriture, jusqu'au jour où, ses enfants devenus grands, elle se sent « béante », « fractionnée, inassouvie ». La femme se met alors en marche, et c'est dans l'intime contact avec la terre qu'elle revit et parvient à préserver l'instant qui fuit.

Enfance, filiation, onirisme, duplicité du sujet féminin, majesté de la nature et de l'écriture, ***L'apprentissage*** regroupe autant de thèmes chers à Madeleine Ouellette-Michalska, dans un roman où, encore une fois, l'auteure parvient à capter l'essence d'un être de papier à la fois fragile et profondément vivant.

Véronique Pepin

Jean-Paul Dubois
HOMMES ENTRE EUX
L'Olivier, Paris, 2007,
232 p. ; 29,95 $

Il y a des auteurs comme Jean-Paul Dubois (***Une vie française***, L'Olivier, prix Femina, 2004) qui, en faisant appel aux mêmes trois ou quatre noms et prénoms, à deux ou trois lieux différents, sans effets spéciaux ni vulgarité ni provocation pornographique, réussissent à séduire, à intéresser et, surtout, à surprendre. À preuve, ***Hommes entre eux*** qui, non seulement considère le lecteur intelligent, mais – Ô sacrilège ! – le force à s'interroger à la fin du roman. Sacrilège, vous dis-je !

Il ne s'agit pas d'un roman dont l'écriture reposerait sur une recherche de nouveauté *esthético-littéraire* qui nous laisserait sur notre faim. Il s'agit plutôt d'une *simple* histoire d'hommes. De deux hommes. Paul, qui habite Toulouse et se meurt lentement, et Floyd, qui habite North Bay (Ontario) et vit en ermite dans une nature exsudant une saine virilité. Une femme disparue, Anna, qui les a quittés tous les deux, est l'unique pont entre ces deux hommes. Paul, malgré – ou

Triptyque 30 ans

NOUVEAUTÉS HIVER 2007

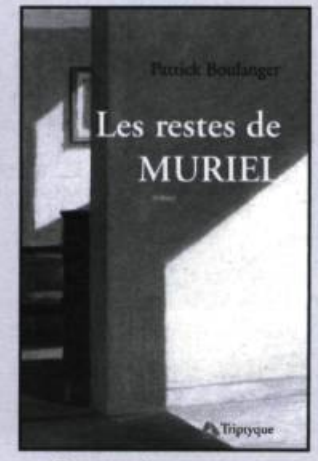
www.triptyque.qc.ca
tél. et téléc. : (514) 597-1666

GASTON THÉBERGE
BÉATRICE, Québec1918
roman, 192 p., 19 $

L'annonce de la conscription vient de retentir, et voilà que frappe l'épidémie de grippe espagnole. Antoinette, treize ans, enjouée et curieuse, raconte cet épisode mouvementé. Des décennies plus tard, le recul lui confère un regard de survivante. S'entremêlent ainsi avec aisance des souvenirs, nourris de réflexions sur la guerre... Mais Toinette se sent impuissante devant l'œuvre de Dieu et celle des gouvernements ; elle craint de perdre sa sœur Béatrice aux griffes de la maladie.

GAÊTAN LEBŒUF
BÉBÉ
et bien d'autres qui s'évadent
roman, 280p., 23 $

Penchée sur son cahier, Alice se raconte. Tout commence par un étrange revers de fortune. Après avoir perdu du même coup sa mère et sa belle-mère dans un accident de la route, Alice rompt avec René, le papa du fœtus opiniâtre et émancipé qu'elle porte dans son ventre. Ce drame aurait pu l'anéantir si ce n'avait été de Bébé... et de l'équipe éblouissante et singulière du restaurant végétarien où elle travaille.



PATRICK BOULANGER
Les restes de MURIEL
roman, 97 p., 17 $

Dans un appartement devenu trop grand, un homme laisse traîner son nez comme un escargot contre la vitre. Les yeux creux, la barbe longue, il cherche la pluie et les raisons qui ont poussé Muriel à le quitter. Il y avait six ans que Muriel et Marc vivaient ensemble. Bien sûr, tout n'était pas rose; il y avait parfois des querelles, de petites gifles, mais rien de sérieux. Roman baroque, intense et coloré, *Les restes de Muriel* aborde les thèmes de l'amour et de la violence.

CLAIRE-MARIE CLOZEL
Pourquoi les petits garçons ne sont pas des petites filles...
Un secret bien gardé
essai, 192 p., 20 $

Peut-être vous êtes-vous déjà demandé pourquoi les petits garçons, même quand on leur offre des poupées, préfèrent généralement les camions et pourquoi la plupart des petites filles sont à ce point séduites par Barbie ! Ou pourquoi il y a plus de filles dans le domaine des lettres et plus de garçons dans les sciences «pures». Et si, dès le départ, les petits garçons n'étaient pas différents des petites filles ?

peut-être à cause de – sa maladie, quitte le sud de la France pour le Nord ontarien à la recherche d'Anna. C'est une quête bien peu planifiée qui tient plus d'un réalisme suicidaire que d'un réel espoir de retrouver l'objet de sa recherche. Paul, faible et frêle, débarque sur le territoire de Floyd en plein blizzard. Une tempête de neige, une vraie, qui s'étire sur plusieurs jours. Une tempête comme dans les souvenirs d'enfance. Une vraie belle tempête, à la visibilité nulle, qui créera un huis clos tout à fait exceptionnel entre ces deux hommes. Plus la tempête fait rage, plus le mystère s'épaissit et le retour du beau temps n'en dissipera guère les brumes… au contraire !

Rares sont les récents ouvrages de fiction qui ont tissé, avec un tel brio, des liens affectifs aussi intenses, aussi inattendus (évoquant, parfois, l'atmosphère de *Blue Velvet* du cinéaste David Lynch). Enfin, l'intérêt n'est pas dans l'étrangeté ni la bizarrerie, mais bien dans le travail de chirurgien accompli par Dubois qui, Dieu merci, n'explique pas tout.

Sylvain Marois

Simone Piuze
LA FEMME-HOMME
David, Ottawa, 2006,
143 p. ; 17 $

Ce « roman conceptuel » se résumerait presque à son titre évocateur, correspondant au personnage central. Le narrateur évoque le souvenir de ses quelques rencontres avec une femme mystérieuse et solitaire qui vivait près de son village, à l'époque où il était adolescent, durant les années 1960. Il l'a nommée « la femme-homme », surnom insolite qu'il lui avait spontanément donné en l'apercevant pour la première fois. Il le lui avoue après avoir hésité, lors d'une entretien avec elle. Plus tard, lorsqu'il discute avec son frère William de cette première rencontre, celui-ci adopte aussi l'usage de ce surnom lorsqu'il confie ses impressions : « [...] j'étais triste que la femme-homme ne m'ait pas regardé l'autre jour, au cimetière ». Un jour, le narrateur lui écrit une lettre exaltée en commençant par une formule inhabituelle, « Chère femme », pour s'adresser à celle-ci. Dans ce roman, le mot « homme » doit être compris comme un adjectif qualificatif se rapportant à une femme dans la quarantaine au corps élancé, par ailleurs chargé de quelques attributs plus masculins : démarche déterminée, cheveux courts et poils au menton.

Au fil des pages, le concept paradoxal de la femme-homme est si efficace qu'il suffit à donner à la phrase la plus prosaïque un caractère original et insolite : « La femme-homme dépose le poisson sur le poêle à bois ». Chaque phrase où est employée l'expression « femme-homme » paraît plus savoureuse, prenant un tour nouveau, comme si elle était écrite pour la première fois : « J'aime ce que dit la femme-homme », ou encore : « J'étais amoureux de la femme-homme ». Ce procédé curieux, à la limite du grotesque, ne semble pas s'amenuiser et fait la force de cet excellent roman, parmi les meilleurs qui soient publiés en Ontario. Toutefois, les dernières pages, plus morbides, créent une rupture de ton.

Destiné à un public averti et publié fort à propos dans la collection « Voix narratives et oniriques », ***La femme-homme*** pourrait être considéré comme un cas rare de « roman *queer* » rédigé en français, qui mise sur l'ambiguïté sexuelle tout en jouant habilement avec les procédés narratifs et la temporalité.

Yves Laberge

Pascal Millet
L'IROQUOIS
XYZ, Montréal, 2007,
110 p. ; 20 $

Le roman ***L'Iroquois*** de Pascal Millet commence sur une image forte, qui impose l'horreur à venir : Julien, le jeune narrateur, et Pierrot découvrent le cadavre pendu de leur mère, qui s'est suicidée à la suite de son congédiement. Vision dure, certes, mais qui ne bouscule pas d'emblée les jeunes frères. Se présente alors pour eux l'occasion longuement fantasmée de partir pour l'Amérique, ce territoire de l'espoir où l'imaginaire (télévisuel) des Indiens et des grands espaces permet d'abandonner la vacuité et la pauvreté d'une vie dans les cités françaises. Le roman est une quête de l'exo-

tisme, ce lieu qu'on garde en soi comme l'ultime rempart à l'affadissement de ses illusions. Or, le voyage qu'entreprennent les frères tourne rapidement non pas au cauchemar, mais à l'abjection.

Pascal Millet cherche à décrire un monde usé, laissé à lui-même, où les blessures passées se muent en colères jamais refoulées, en hargne prête à se retourner contre de nouvelles cibles. Le trajet des frères est alors autant un chemin de croix, de souffrance en souffrance vers un échappatoire (la mer, déplacement d'une mère qu'ils voudraient retrouver) et une course pour libérer les affres de la violence qu'ils ont en eux. Dans cette relation rude entre Pierrot l'aîné autoritaire et Julien le soumis, la rage occupe une part de choix et les victimes sont nombreuses. Loin d'être à l'abri de la furie instantanée, Julien et Pierrot procèdent à la même violence que celle qu'ils subissent puisqu'un « enfant perdu, ça pouvait vite devenir un enfant méchant ».

Confession d'une fuite devant une vie faite de culs-de-sac, où les refuges ne sont que des simulacres télévisuels, ***L'Iroquois*** se complaît à l'occasion dans le morbide et l'examen de la purulence d'un monde sans pitié et ne parvient pas toujours à lier les épisodes d'une quête d'habitabilité vouée à l'échec. Les frères cherchent un foyer, des rapports humains dans les rencontres impromptues et ne voient que des détresses similaires aux leurs. Construit à la manière de ***La preuve*** d'Agota Kristof, le roman de Millet révèle une soif pour un ailleurs viable, mais ne l'articule pas suffisamment à l'effroi ressenti par les frères, qu'incarne pourtant dans toute sa complexité ce jeune narrateur apeuré, malgré tout à la recherche d'un interlocuteur.

Michel Nareau

Contre la corruption

« Ils tombaient comme les feuilles mortes. La lumière s'éteignait et ils n'étaient plus de ce monde. » Ces hommes et ces femmes de tous âges qui meurent par centaines dans les villages du Henan, ce sont les paysans pauvres qui, poussés par les autorités locales, ont vendu leur sang pour la fabrication du plasma. Dix ans après cette folie de collecte de sang faite sans la moindre précaution, des familles entières sont emportées par le sida. Mais si le gouvernement de Beijing a fini par admettre sa responsabilité dans ce scandale, le roman de Yan Lianke, lui, est interdit de publication dans son propre pays.

Mais Yan Lianke est habitué au scandale. Son précédent roman, ***Servir le peuple***, publié chez Philippe Picquier, a aussi été interdit. L'ancien écrivain de l'armée, très populaire en Chine, a écrit ***Le rêve du village des Ding***, roman inspiré de la tragédie du Henan, poussé par la colère et la passion. Lui-même né dans cette province du centre du pays, il raconte les destinées diverses des membres d'une même famille au cœur de cette tourmente. Alors que le fils cadet du vieux Ding mourra du sida – non sans avoir bravé les interdits en vivant en concubinage avec l'épouse, aussi victime de la maladie, d'un lointain cousin –, son aîné s'enrichira avec la vente du sang puis, alors que les morts se multiplieront, avec la vente frauduleuse des cercueils et l'organisation de mariages dans l'au-delà. Cette dernière activité très lucrative donne d'ailleurs droit à des passages assez macabres où les cadavres sont déterrés et déplacés pour être enterrés de nouveau avec leur « époux » ou leur « épouse ». C'est ainsi que Ding Hui marie même son fils de douze ans, empoisonné par les villageois en représailles à sa responsabilité dans la propagation du sida, à une jeune défunte de vingt ans handicapée physique et mentale. Ce jeune garçon, dont on apprend la mort dès le début, est par ailleurs le narrateur du roman.

Roman réaliste, ***Le rêve du village des Ding*** est une véritable charge contre la corruption, le désir effréné d'enrichissement rapide, l'obscurantisme et l'effritement des valeurs morales. Un roman dur.

Linda Amyot

Yan Lianke
LE RÊVE DU VILLAGE DES DING
Trad. du chinois par Claude Payen
Philippe Picquier, Arles, 2007, 329 p. ; 34,95 $

Roland Fuentès
LE PASSEUR D'ÉTERNITÉ
L'instant même, Québec, 2007, 103 p. ; 17 $

Alors que la peste de 1720 s'abat sur la Provence et que les villes sont cernées afin d'éviter la propagation de la maladie, un marchand d'œuvres d'art, Maladite, fait fi des interdictions et ratisse la région pour récupérer les trésors laissés par les habitants en fuite devant l'épidémie. Dans ce court roman marqué par la passion pour l'art, Roland Fuentès oppose la fragilité et le caractère éphémère de l'existence humaine à la pérennité de l'art, mémoire de l'humanité et creuset de sa beauté. Or, le romancier pose une double question : jusqu'où la transmission de la perfection esthétique peut-elle justifier les actions pour sauvegarder le patrimoine mondial ? Est-ce que l'acte de réciter peut remplacer ces trésors et reprendre le flambeau de la quête du beau ?

Pour répondre à ces deux interrogations, l'auteur du ***Passeur d'éternité*** présente trois modèles de négociateurs de la mémoire humaine. D'abord, Jean Vayron qui narre le récit, un marchand d'art itinérant qui parcourt l'Europe pour repérer des toiles sublimes et qui s'intéresse au mystère entourant Maladite, un collègue renfrogné qui partage sa passion mais délaisse, après avoir survécu à la peste, les voyages à l'étranger. Vayron, pour assouvir sa curiosité, paie une vieille passante pour qu'elle lui raconte l'histoire du marchand. Les deux marchands et la conteuse font métier de mémoire et d'art ; ils vivent des effets que produisent ce supplément d'âme ; ils monnayent le beau et l'utilisent à leur fin tout en cherchant à conserver intacte leur conscience.

Le roman de Fuentès adresse de grandes questions, mais les effleure sans parvenir à donner une consistance aux gestes posés par les protagonistes pour sauver l'art. Le travail de ces passeurs d'éternités visuelle et

narrative n'est jamais développé et les intuitions de l'auteur se matérialisent peu. En ce sens, ces questions étaient mieux traitées, avec plus d'entrain et de perspicacité, par Hugo Roy dans son roman ***L'envie***. Plaidoyer pour l'art, l'imagination, les vertus de l'émerveillement et de la découverte de la singularité, ***Le passeur d'éternité*** offre un sujet fascinant, dont le traitement n'atteint toutefois pas la beauté évoquée par les Caravage, Bruegel et autres peintres collectionnés par Maladite.

Michel Nareau

Tash Aw
LE TRISTEMENT CÉLÈBRE JOHNNY LIM
Trad. de l'anglais par M. G. Hovnanian
Robert Laffont, Paris, 2006, 414 p. ; 34,95 $

Le tristement célèbre Johnny Lim se lit comme une enquête sur l'identité du personnage principal. Trois témoins nous serviront de guides dans cette quête qui nous plonge dans la Malaisie de la Seconde Guerre mondiale. D'abord, le fils de Johnny, Jasper Lim, tente de nous convaincre de l'infamie de son père qu'il représente tour à tour comme un assassin, un brigand, un trafiquant de drogues et comme un traître. Mais curieusement, la lecture de son plaidoyer nous fait plutôt prendre en sympathie ce Chinois d'extraction modeste qui refuse l'esclavage des colonisateurs et qui se révèle un génie de la mécanique, un commerçant doué et un meneur d'hommes.

Dans la seconde partie du roman, la narration est laissée à l'épouse de Johnny, la belle Snow Soong. Par le biais d'un journal qu'elle tenait à l'époque, nous pénétrons dans les coulisses d'une union qui, par consentement mutuel, ne fut jamais consommée. (Alors, qui est le père de Jasper ?) Cette fille de bonne famille, élevée dans une atmosphère de grand raffinement intellectuel, nous dépeint un être frustre, fuyant, opaque, de peu d'envergure. Surtout, elle nous relate leur désastreux voyage de noces dans les îles du détroit de Malacca, avec trois étranges chaperons : Frederic Honey, un odieux Britannique, exploiteur de mines d'étain, Peter Wormwood, un comédien anglais aux mœurs sexuelles ambiguës, et Mamoru Kunichika, un énigmatique professeur japonais.

Enfin, Tash Aw laisse la parole à un troisième narrateur, l'ami et confident de Johnny Lim, Peter Wormwood. Maintenant octogénaire, il finit ses jours dans un foyer malais pour personnes âgées. Des trois témoins, c'est celui qui brosse le portrait le plus chaleureux de notre étrange « héros ». Lui seul semble en avoir saisi l'humanité. Au terme du roman toutefois, l'énigme de Johnny Lim reste totale et le lecteur fait sienne cette réplique de Snow : « Son univers m'est complètement inaccessible. Peu importe qu'il s'agisse d'un univers plein de secrets ou de vide, il n'en reste pas moins que je ne connais pas mon mari ».

Avec la grande nature malaise pour toile de fond, Tash Aw a tissé une riche et chatoyante histoire sur le jeu des apparences et de l'identité. Ce jeune auteur, né en Malaisie mais éduqué en Angleterre où il vit, fait preuve d'une maîtrise et

d'une assurance étonnantes dans ce premier roman. Les chapitres les plus réussis, ceux consacrés aux récits du fils et de Wormwood, signalent l'arrivée d'un écrivain prometteur. ***Le tristement célèbre Johnny Lim*** a été couronné du Whitbread First Novel (aujourd'hui le Costa Book Award), en 2005.

Yvon Poulin

Hervé Bouchard
PARENTS ET AMIS SONT INVITÉS À Y ASSISTER
DRAME EN QUATRE TABLEAUX ET SIX RÉCITS AU CENTRE
Le Quartanier, Montréal, 2006, 337 p. ; 18,95 $

Couronné par le Grand Prix du livre de Montréal à l'automne dernier, ***Parents et amis sont invités à y assister*** est le second opus de Hervé Bouchard, « citoyen de Jonquière ». Ce récit, orchestré par une prose polyphonique à la fois très imaginative et jamais loin de la langue orale, relate l'histoire des funérailles d'un père de famille et de ce qui s'ensuit, c'est-à-dire un deuil, un drame, celui de Laïnalinée, la « veuve manchée », et de ses « orphelinés », six garçons sans prénom, que l'on nomme par un numéro de un à six. « J'ai vu la mère manchée, elle pleure dans la pièce aux cent manteaux. Ses sœurs l'entourent. » Comme l'indique le sous-titre, le roman, ou l'histoire maîtresse, est scindé en deux demies, dont le centre forme six récits qui relatent des événements du passé, des souvenirs, des tranches de vie un peu grises et absurdes mettant en scène les membres de la famille de la veuve. Il y a, par exemple, la séquence délirante où deux des orphelins en cavale se cherchent du boulot et finissent par se rendre en Ontario, où ils travaillent dans un champ de tabac. Entre chaque ligne du roman, une sorte de désolation saugrenue pénètre les événements, et dans le cas de la mère éplorée, beaucoup de détresse et de drame. « Les paroles, c'est tout ce que nous avons, je dis des paroles, et ce sont des gaz qui empestent la place. [...] j'en ai plein la robe de la marde, de la vraie marde de viarge de mort de marde. » Un peu partout, on perçoit l'influence de Samuel Beckett, cela par l'univers glauque qui est construit, par le sordide et le grotesque de certains événements. Mais également par la présence d'éléments scatologiques. Cela dit, c'est par le biais d'une langue fortement musicale, d'une langue truffée d'inventions et de trouvailles que ce monde sordide est raconté. De fait, ***Parents et amis...*** mérite d'être lu à voix haute, fort même, tant son inventivité langagière est riche et sonore. Cette œuvre, à la narration

discontinue, aux voix multiples et aux jeux langagiers constants, est à la fois touchante et drôle ; elle est, en somme, magnifiquement composée.

Louis-Martin Savard

Paola Pigani
CONCERTINA
Du Rocher, Monaco, 2006, 183 p.

Des textes très courts, ciselés, sans un mot de trop. Une langue juste, simple, souvent poétique pour raconter des histoires banales. Les vingt-deux nouvelles de ***Concertina*** ont mérité à Paola Pigani le prix Prométhée de la Nouvelle créé afin de promouvoir de nouveaux auteurs d'expression française et de développer le goût de la nouvelle auprès des lecteurs. D'ascendance italienne, Pigani, éducatrice de jeunes enfants, a déjà publié plusieurs recueils de poésie. ***Concertina*** est sa première incursion dans la fiction.

Le titre renvoie à l'une des nouvelles du recueil et représente fort bien le lien qui unit l'ensemble des textes. La concertina, en effet, n'a rien d'une musique de chambre mais fait référence, dans le langage carcéral, au fil de fer barbelé qui entoure les câbles de protection des pénitenciers. Mais si ces barbelés symboliques restreignent les mouvements – aller chez l'autre, le laisser entrer, sortir de soi –, ils ne peuvent toutefois empêcher le regard, le souvenir, l'émotion. Pour reprendre les mots mêmes de Marie Rouanet dans sa préface : « Tous les récits tournent autour de ces passages pas tout à fait réussis, pas totalement manqués ». Dans « Le jour des bonbons », une jeune fille poursuit ses activités habituelles avec les enfants du couple dont elle doit s'occuper tandis qu'un drame éclate ailleurs dans la maison. Dans « Concertina », une femme supporte les huit mois de détention qui lui restent grâce à un bol de céramique identique à celui que, plus jeune, elle avait offert à son grand-père. Dans « Haute voltige », un père renouera le fil du lien perdu avec sa petite fille grâce au ballon rouge qui s'est envolé vers l'échafaudage où il lave les vitres d'un immeuble entre ciel et terre. Dans « *Les escargots* », une mère retrouvera son fils trop tôt disparu en découvrant par hasard un dessin d'escargot.

Vingt-deux nouvelles où l'émotion, sans mièvrerie aucune, nous prend à la gorge. Des textes à lire et à relire au compte-gouttes pour en savourer toute la force. Si ce prix Prométhée de la Nouvelle, créé en 1988, a pour objectif de donner le goût de la nouvelle, le recueil de Paola Pigani gagne son pari.

Linda Amyot

Stéphane Bourguignon
SONDE TON CŒUR, LAURIE RIVERS
Québec Amérique, Montréal, 2007, 179 p. ; 19,95 $

La scène initiale de ***Sonde ton cœur, Laurie Rivers*** décrit un cadavre qui remonte à la surface d'une rivière qui serpente une région éloignée de l'Idaho. Libéré des racines qui le retenaient, le corps erre puis émerge à Swan Valley où il est récupéré. Dans ce roman de Stéphane Bourguignon, tous les personnages se rattachent à ce désir

Jean Chapdelaine Gagnon
La déchirure des mots
Guy Cloutier
L'étincelle suffit à la constellation
Catherine Fortin
Le silence est une voie navigable
Normand Génois
Le même souffle
Michel Leclerc
La fatigue et la cendre
Diane Régimbald
Des cendres des corps
Karen Ricard
Storyville
Louis-Jean Thibault
Reculez falaise

d'émerger, de sortir d'un engloutissement et de respirer la liberté. Trois personnages cherchent plus activement à sortir des profondeurs de leur vie : Laurie Rivers, une institutrice en quête d'une mission pour combler une existence bancale ; Kevin, son étudiant pris entre les contraintes religieuses et sa soif d'amour ; et Alice, la nouvelle arrivée, dont l'excès de poids servira de motif pour la croisade de Laurie. Le récit se compose de deux sections : la première évoque la réalisation d'un projet pour que les obèses (nommément Alice) puissent perdre du poids par le plaisir et l'activité. La mission de Laurie est reconnue, Alice prend confiance en elle et découvre l'attirance physique avec Kevin. Une telle ascension est toutefois marquée par les menus mensonges que chacun s'efforce de maintenir pour que les rêves et les espoirs de liberté ne se fanent pas. Or, la deuxième partie du diptyque dessine la débandade de ces personnages pris dans un univers clos où la dissidence est refrénée.

L'auteur de ***L'avaleur de sable*** décrit méticuleusement, avec distance et tendresse, les bouleversements qu'entraîne, pour cette communauté, un projet en apparence irréprochable, qui bascule néanmoins lorsque les intentions intimes des protagonistes prennent le pas sur les intérêts de ceux qu'ils se targuent de protéger. Les fragments à propos de Laurie sont à cet égard très bien formulés, laissant percer une blessure qui colore l'ensemble de ses actes. L'acte marquant de l'existence de Laurie est ainsi évoqué avec adresse, à demi-mot, en laissant surgir les émotions qui continuent de dicter ses gestes.

Bien que la finale ne fasse pas confiance au lecteur et bouscule sa propre narration en bouclant à l'excès les parcours dévoilés et en cernant maladroitement ce qu'il advient des personnages, le roman réussit bien à investir la quête de lumière d'individus paradoxalement déboussolés par leur espoir.

Michel Nareau

Max Monnehay
CORPUS CHRISTINE
Albin Michel, Paris, 2006, 226 p. ; 24,95 $

Corpus Christine, un premier roman écrit par une jeune femme de 25 ans, impressionne. Par la maîtrise de la composition, par la force de l'écriture, par le thème (qui, bien qu'il rappelle – au début – le film *Misery*, reste tout à fait original). C'est noir, c'est cruel, c'est puissant.

Un homme perd l'usage de ses jambes après un accident. « Incapable de me tenir en position verticale, ne serait-ce qu'un instant, ne serait-ce que courbé, vivre m'était devenu un combat constant contre l'organisation pratique d'un monde conçu pour l'homme debout. » Et lorsqu'il dit « combat », il faut le comprendre littéralement : non seulement n'obtient-il aucune aide, mais tout est pensé pour qu'il se sente encore plus impuissant. Séquestré par sa femme (qu'il rencontre, par hasard, une ou deux fois pendant les premiers trois ans), isolé dans sa chambre, il passe son temps à planifier la façon de s'emparer d'un peu de nourriture, à ramper sur le sol lorsque « la sale garce » est absente, à se souvenir de ce qu'a été sa (et leur) vie, à détester. À se demander, surtout, quel est le motif d'un tel comportement de la part de celle qu'il a follement aimée.

Qu'est-ce qui est plus difficile : être enfermé et tenu hors du monde réel, être haï sans savoir pourquoi ou recevoir de temps à autre des messages de sa femme disant, par exemple, « ta mère ne va pas tarder à crever dans le sang de ton père » ?

Comme il se doit, c'est dans les toutes dernières pages que viendra l'explication des agissements de l'épouse. Malgré quelques remarques allant dans ce sens, la fin étonne, provoque une relecture, la recherche d'une clé... Cela, non parce qu'il y a quelque chose d'illogique ou de vague dans l'écriture, mais parce que de tels développements sont (heureusement) loin de la vie de la plupart d'entre nous.

Si l'on est surpris par la fin, on l'est toutefois moins d'apprendre que ***Corpus Christine*** vient de remporter le prix du Premier roman de 2006. Car, oui, c'est noir, c'est brutal, mais tellement puissant !

Radmila Zivkovic

Récit épistolaire

Quel magnifique roman ! Voici le récit épistolaire de Marianne, une artiste encore jeune et pourtant confrontée à sa mort imminente. Novembre sera son dernier mois de vie, et ses nuits glaciales d'automne, désertées par le sommeil, constitueront le creuset des adieux.

De son percepteur d'impôts à sa rivale professionnelle, en passant par son frère, son époux, son mentor, sa belle-fille, l'itinérant du coin, son amie d'enfance et même son chien et ses œuvres d'art-marionnettes, tous seront les destinataires des missives de Marianne.

N'étant plus à l'heure des paraboles, la malade n'hésite pas à tremper sa plume dans le fiel ou à déployer la tendresse la plus authentique. Le processus de deuil de sa propre vie n'en est que plus fascinant à observer pour les lecteurs, chacun d'entre nous ayant rêvé de cette liberté de parole et d'émotion sans vouloir en payer un prix aussi élevé que celui de sa vie.

Vous l'aurez deviné, ***Novembre, la nuit*** n'est pas un roman facile à aborder tant est dense la charge émotive qu'implique sa lecture. Pas facile, mais quasi nécessaire.

Suzanne Desjardins

Raymond Plante
NOVEMBRE, LA NUIT
La courte échelle, Montréal, 2006, 129 p. ; 12,95 $